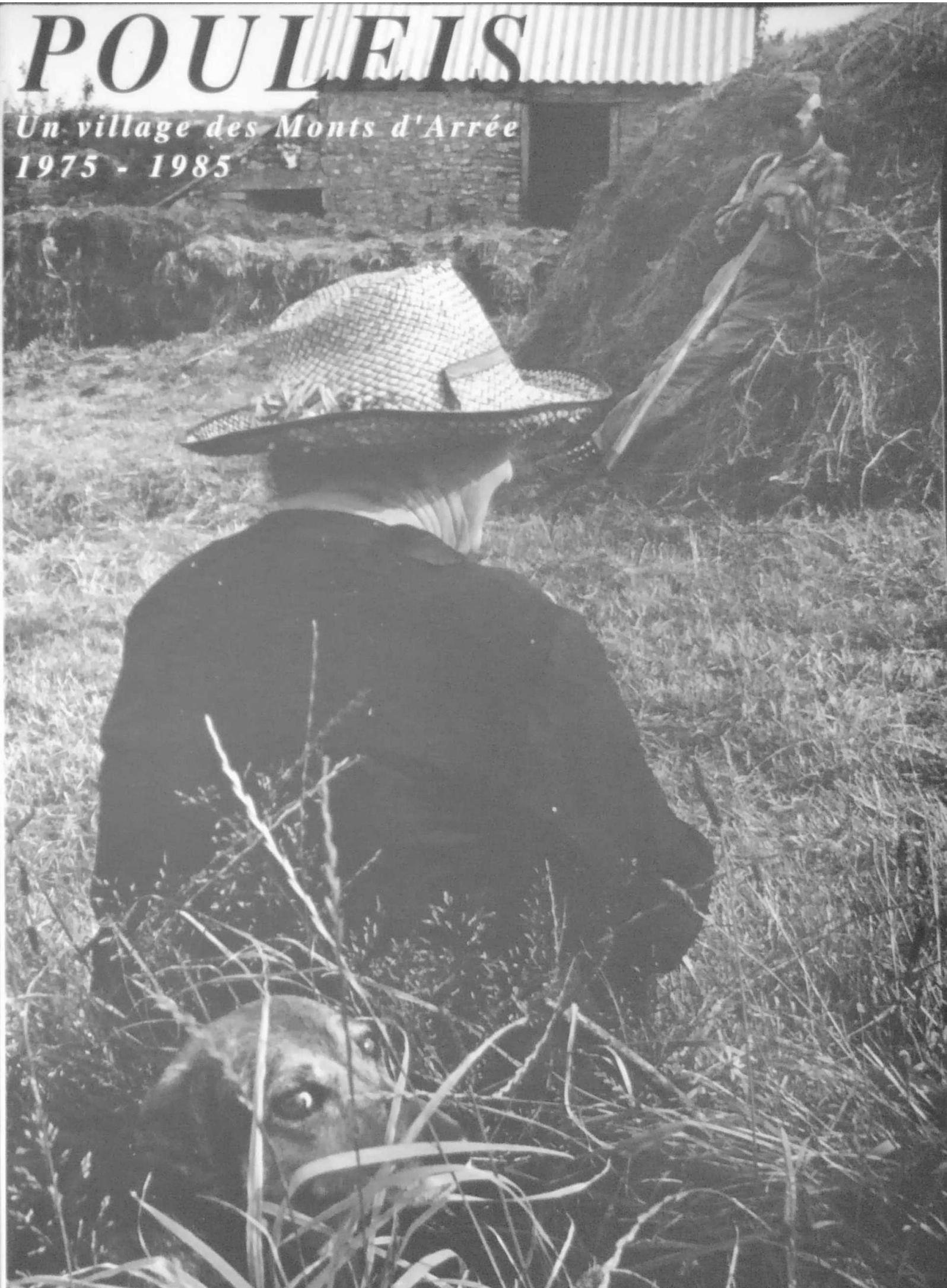


POULEIS

Un village des Monts d'Arrée

1975 - 1985





POULEIS

Un village des Monts d'Arrée
1975 - 1985

Jacques FAUJOUR

Anne GUILLOU

POULEIS

Un village des Monts d'Arrée
1975 - 1985

Ce livre a bénéficié de l'aide financière

du Conseil Général de Finistère
de l'Institut Culturel de Bretagne

de la Commission Nationale de la Photographie - Ministère de la Culture et de la Francophonie

et du mécénat

de Sylvie et Irène BOISSONNAS
et de Nicole et Michel CERCLEY

La conception et la mise en page de l'ouvrage ont été réalisées par Jean-Claude FAUJOUR assisté pour la typographie de Fanch OLLIVIER et Jacques GUILLEM.

La traduction est due à André ROPARS.

Editeur :
La Grange aux Livres
1993

*"Nous devenons les lieux que nous habitons.
Nos visages acquièrent la transparence de leurs noms."*

(Jerome Card Oates)



CORPS rompus, laminés
tels des galets roulés indéfiniment
sur la berge de la vie.
Flagellés par les pluies d'octobre,
drossés, poncés, abrasés par le sel du vent.

Ils ont tout bravé :
aléas climatiques, physiologiques, tectoniques.

Leurs mains rougies ont brisé la glace
dans l'auge le matin.

La peau s'est usée
sous la langue râpeuse du vent;

Le temps s'est arrêté
chez les hommes qui, sous terre,
décèlent des bruits.

Où est-on ici ?
En Bretagne ? en Pologne ? en Lituanie ?

Il y a dans les traits,
dans les morphologies, les postures,
quelque chose de singulier et d'universel.
Une manière d'être rural,
d'avant les modes,
les cours de maintien,
les miroirs qui, à chaque instant, disent :
"Redresse-toi,
compose ton visage
pour l'autre".

Ils aiment le silence
la seule façon de faire des économies
de pensées
et de sensations.

Le chien enregistre le monologue.



U

NE PLANETE

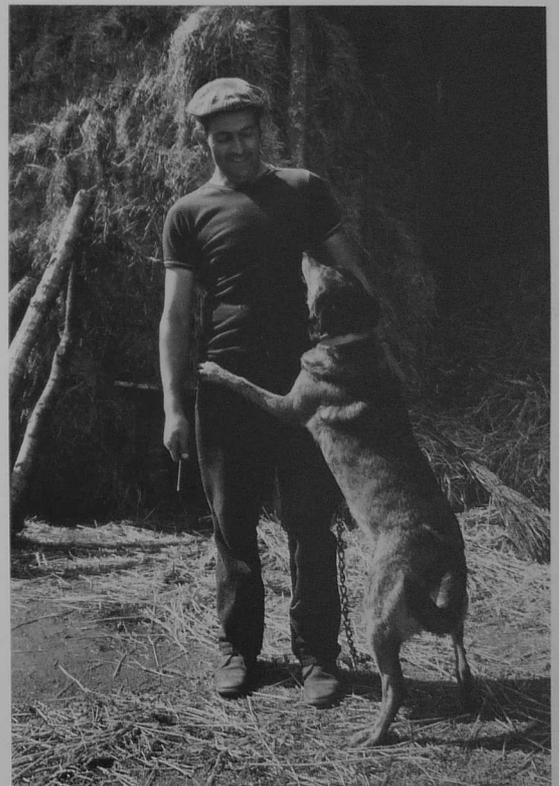
mammifère
une cour peuplée d'animaux de compagnie.
Chat tenu comme un enfant
confident discret du cœur embrumé,
prince des modestes
qu'on nourrit en premier.



T

EMOIN

silencieux de l'ouvrage,
le chien surveille, évalue, estime l'effort,
guette la seconde d'épuisement
où le travailleur s'avise de sa présence.
Alors la bête se précipite, jappe, dit son existence.
L'homme répond. Vieille connivence.



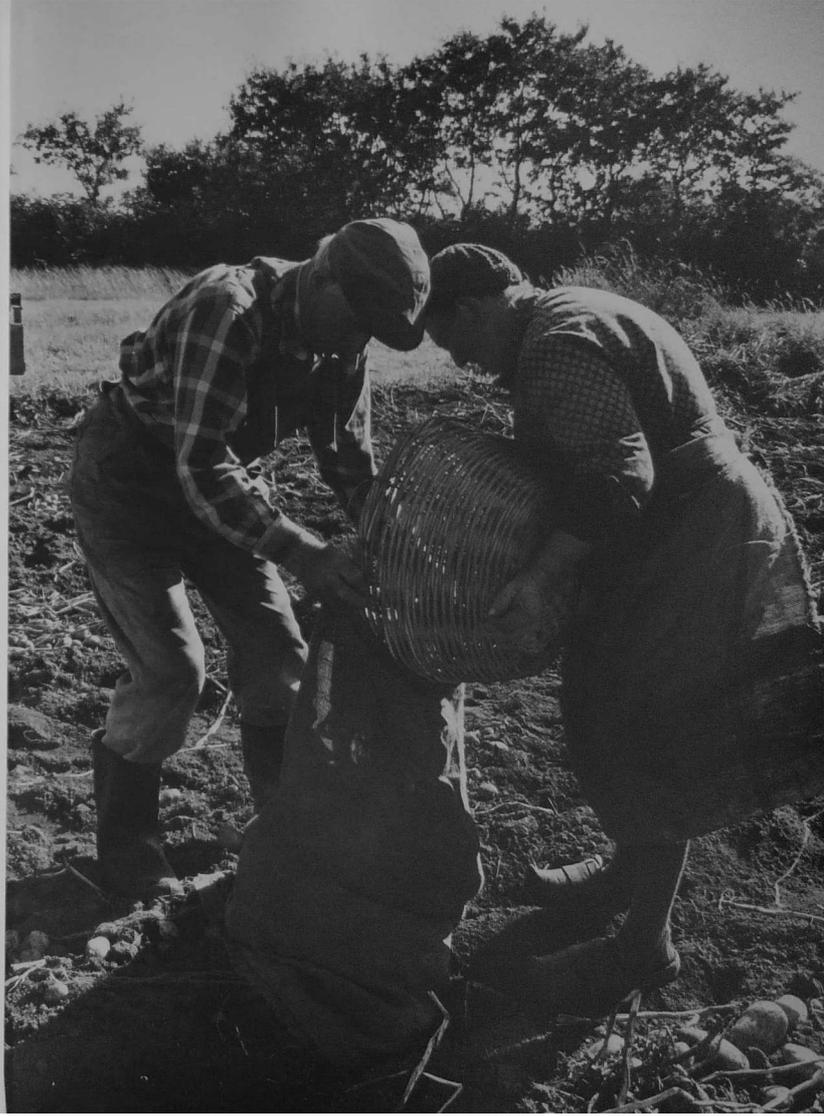
D ERNIER

*culte à la déesse terre.
On s'agenouille pour cueillir ses fruits,
Le corps enveloppé de hardes protectrices.
Les paniers s'emplissent,
donnent la longueur de la parcelle.*

*Lenteur des corps dans une reptation ordonnée.
Chacun sa ligne, son rythme, son rang.*

*La pomme de terre luit au soleil,
claire et tendre réserve de l'hiver.
Le chien va de l'un à l'autre
quêtant une parole de considération.*

*Le corps se redresse, gémit d'avoir pivoté
tout le jour sur son axe.
Le talus approche.
Le soleil a disparu derrière l'aulnaie.*







C RACHER

*sur le métal,
passer le pouce sur le fil,
vérifier la qualité du tranchant.*

*Le reste n'est qu'affaire d'habileté :
garder la posture, refaire le geste séculaire.
Tirer de la faux tout ce qu'elle peut donner,
tout en la ménageant.*

*Trancher la luxuriance des prairies
pour le troupeau.*

*Affûter l'outil pour épargner sa peine
abrégé l'agonie de la graminée.*





LES ECHALOTES
au soleil
comme pièces d'or
sous la lampe.

*La saveur des plats
pour une année.
Les robes s'effeuillent.*

*Encore
quelques jours
d'exposition
et les fruits mûrs
gagneront le grenier.*



L A CUEILLETTE

*des haricots mobilise les femmes qui déjouent leurs fantaisies.
On ne peut laisser ces légumes sans surveillance.*

*Une douceur inattendue et les fruits gonflent.
C'est l'invasion.
Il va falloir sortir les pots, acheter des rondelles,
stocker le trop plein
et en donner à la voisine.*





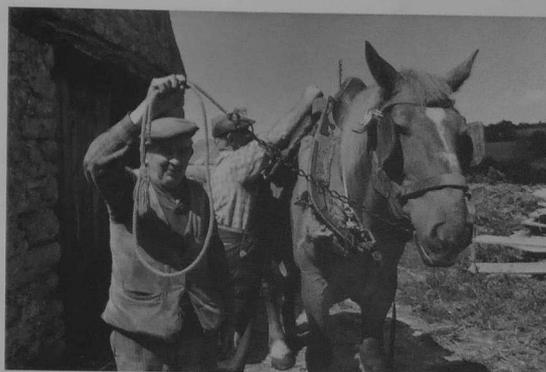
LECHEVAL

*le frère compagnon,
masse de chair vivante,
tour à tour indolente
ou tendue à l'extrême.*

*Force infinie,
double de l'homme et sa conscience jumelle.
La bête fait ce que l'homme a souhaité.*

Docile au bout de la corde qui jugule.

*L'allure, la cadence, la lenteur sûre de l'animal
fait l'ouvrage léger,
la route méditative.*



*Plonger dans le ventre des saisons.
La jonquille pousse dans la prairie
et la vie sur le fumier.*

*Prairie paradis : mille variétés, mille espèces
qui s'entrelacent.
L'eau gravite en chantonnant,
chatouillant les racines herbeuses.
Les graines ont germé.
Les fragiles pousses vert pâle
sont menacées par la grêle.
Un végétal hésitant, entre ondées et embellies.*

E T PUIS c'est le désordre de l'été,
une invasion,
un débarquement.
Les herbes se disputent la moindre place.
Les plantes vivaces luttent pied à pied
pour conserver un morceau de promontoire.

*Les dernières venues,
telles des intruses,
se fraient une place au soleil.*

*Mesurer la circonférence des choses,
dater l'humeur, la bonne humeur, le bonheur.
Humer l'odeur des champignons translucides.*

*Sous les châtaigniers de feu,
habillés de rouge et d'ocre,
la fougère se rembrunit de n'avoir pu retenir l'été.*

La bruyère s'arc-boute au flanc du roc'h.

*Les mains noueuses s'activent
dans la boue visqueuse
des betteraves d'octobre.*

*Brouillard.
Le ciel s'est échoué sur la terre
et s'est disloqué,
échappant à la résille céleste qui le maintenait
au-dessus du Roc'h Trévél.*

*Depuis ce matin,
les sons cheminent difficilement
et les oiseaux sont inquiets.*

Le chêne déchiqueté exhibe ses moignons.

*Les poteaux électriques soutiennent un ventre
gris et mou.*

*Le vent est revenu,
une turbulence du nord-ouest.
Flagellation collective infligée aux hommes.*

*Et puis le froid humide qui s'insinue
sous le sarrau,
lèche la peau,
le poil des bêtes se hérisse.*

*Quand ils se sont levés dans l'aube rose de février,
ils ont vu que la terre est pétrifiée.
Le gel la stérilise pour quelques jours.
La bêche n'y pénètre plus,
les potreaux sont pris.*

*Le limge sur le fil, raidi
tel une carcasse de morue.*





LS

*ont traversé le temps tragique
des ruptures,
des abandons.*

*Ils ne sont jamais partis.
Ils ne savent pas ce qu'est l'exil
qui lave les yeux,
met à distance,
fait que l'on revient de tout.*

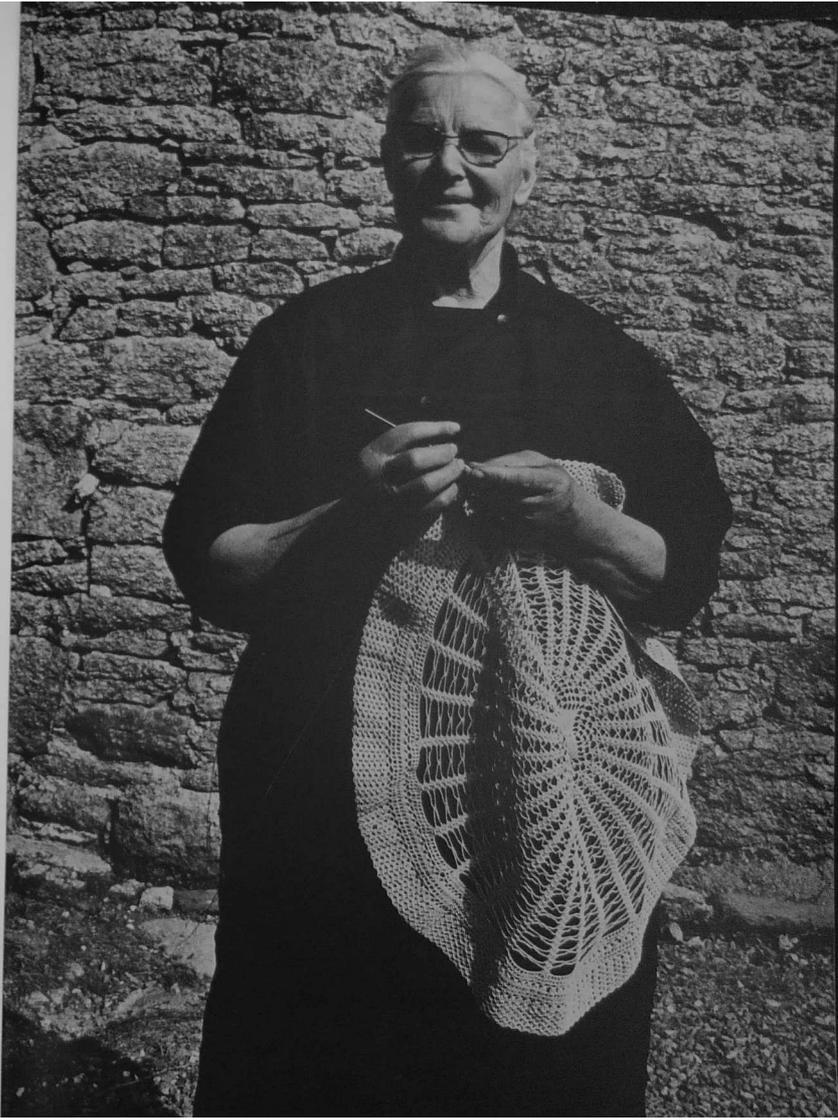
*Ils sont d'ici
comme la tourbe,
l'ardoise,
la bruyère
et la pierre granitique.*

Ils ont la force des plantes jamais dépotées.

*Ailleurs est l'étrange, l'inconnu.
Le laisser là où il est.
Il y a assez de mystères à lever ici.*

*Lointaine la rumeur de la ville
où elle ne va presque jamais.
Monde superposé de richesses étiquetées.
Foules de pèlerins endimanchés,
affamés,
anonymes,
au regard planté dans le vide.*





T

ELLE

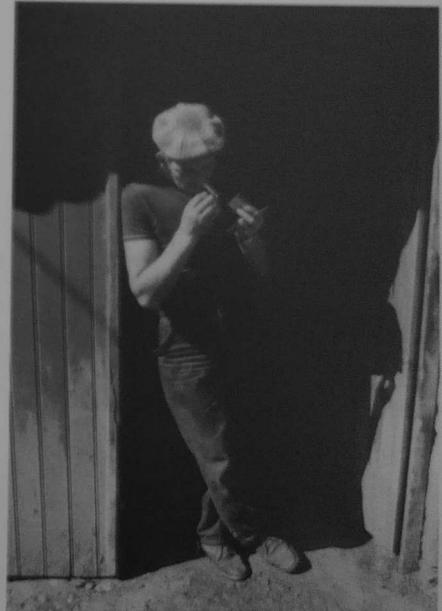
*une dent de pesteux,
la roche blanche émerge du pré,
Autel du soleil pour les vaches aux pis
lourds.*



*L'arrête la besogne,
repart vers l'extrémité du champ
et reprend son gilet enfoui dans le creux du chêne.
Lentement il le déroule.
Les poches sont pleines d'arguments de vie,
le couteau, le briquet, le paquet de gris.
Il roule les brins,
mouille la feuille translucide,
parfait la tubulure.*

*Se penchant en avant, il fait un paravent
du col de son paletot,
roule la molette sous son pouce gercé.
La flamme jaillit, cruintive, effarouchée,
fait son œuvre.*

*Alors il aspire à fond, avale une gorgée,
et, les yeux perdus sur l'aire des sillons,
suppute la générosité de la terre.*



*Remonter au grenier de la grange
faire l'inventaire de l'oubli,
replacer chaque objet dans son cadre,
redire la nécessité.*

*Balayer la poussière du temps
sur l'œuvre des hommes.*

S

*LE SOUVENIR de l'outil tranchant
qui ouvrit la blessure
et vida l'homme de son sang.*

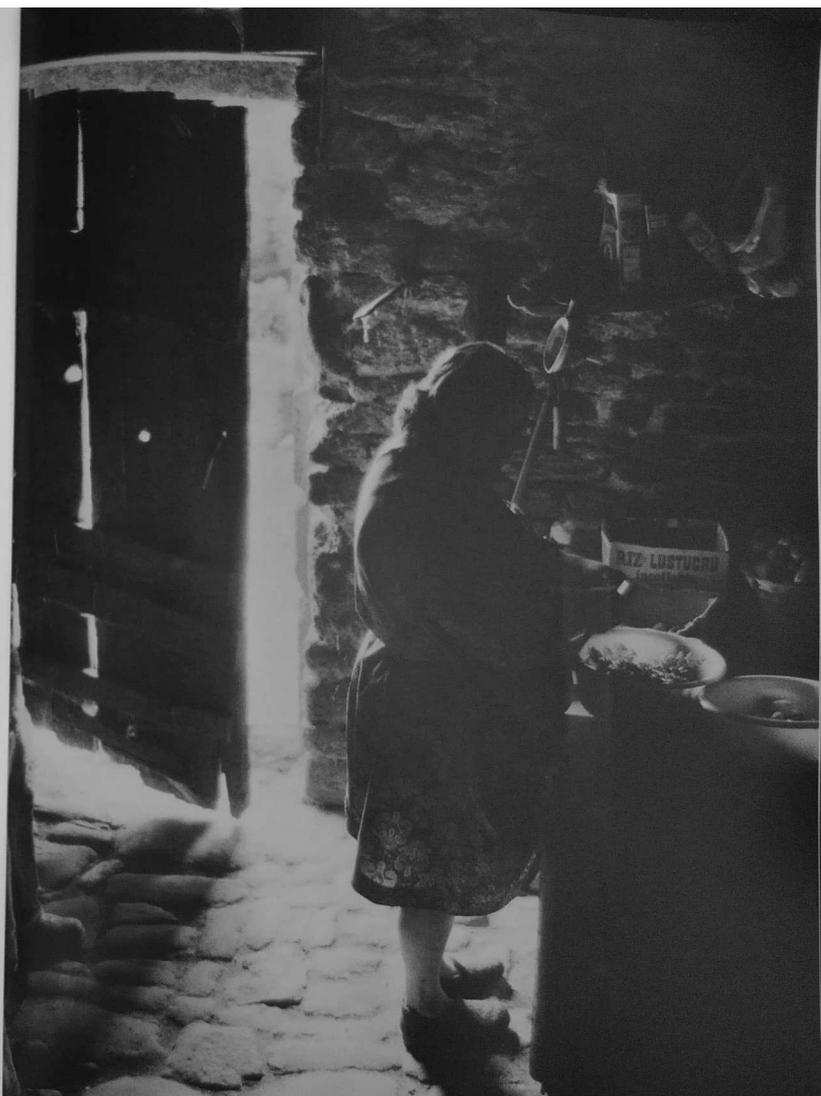
*Remonter au grenier de la maison.
Un bric à brac de quincaillier sans mémoire,
une vieille cafetière émaillée,
des seaux pour de naturelles nécessités,
des sacs flétris à force d'être inusités.*

*Dans une malle de bois, relique d'un voyageur,
une carte de la côte ouest africaine,
l'itinéraire d'un vagabond
poursuivant la ligne d'horizon.*

*C'était dans les années vingt.
Il avait tenté de s'accoutumer au gris du matin,
à la pesante chape de tristesse
qui dégringolait du clocher.*

Il ne pouvait pas.

*Il est parti vers les étés torrides,
les atmosphères tremblées des savanes épineuses.
Il s'y est consumé
insecte retourné sur le dos
au passage de la roue.*



H

ABITER

*un pays tragique
où l'on ignore autant qu'on sait.*

*Elle a laissé le bonnet,
emprisonné ses cheveux lissés
par les doigts noueux, autoritaires,
fixé la coiffe empesée.*

*Elle scrute le vent
qui dit l'imminence de la pluie,
va vers le cimetière.*

*Le soir, le vent de galeme
roule les âmes impies.*

*Aujourd'hui vivant,
demain gisant.*

*Elle quitte le bourg et ses habituels bavardages
et revient en méditant
arc-boutée contre l'essentiel,
résolue à ne pas blesser l'âme du blé.*

*Elle se souvient de son enfance,
de sa science inachevée.
Au certificat d'études, on lui a délivré
un précis de conversation silencieuse.*

*L'école? un passage obligé
relayé par d'autres pédagogies.
Les leçons de choses dans les champs,*

*l'étable et la prairie,
en vraie grandeur.*

*A la ferme, l'adolescence,
le genêt qu'on ramasse pour faire des balais,
l'animal à la chaleur fidèle,
la crinière de lin gris du cheval.*

*Elle est gaie dans la nudesse des jours
usant son corps vigoureux à l'ouvrage paysan,
enveloppée de textiles sobres et résistants.
Jupe de laine l'hiver,
jupe de coton l'été.*

*Elle cueille la vie dans un fracas charnel,
lange les nouveau-nés,
lave les vieillards,
nettoie les tombes.*

*Elle ne craint plus rien.
L'étape fondamentale est franchie.*

La vie frôle la mort en s'éveillant.

*Elle a entendu le marchand
écouté ses boniments
acheté un drap ou deux
sans nécessité.
Pour le faire taire.*

Le silence est revenu.

*Des marcheurs aux vêtements bariolés
s'engagent dans le sentier.
Ici, personne ne l'emprunte plus.*

U N OISEAU

*est venu percuter la vitre,
ébloui, étourdi.
Elle a sursauté.
Elle parcourait son journal,
la somnolence l'a gagnée.*

*La nuit passée, elle a si peu dormi.
Elle et lui ont tardé à se coucher.
Il est allé une fois de plus à l'étable.
"Ce sera pour plus tard, minuit peut-être".*

*Alors ils se sont couchés.
Elle ne dort pas, tendant l'oreille
à un éventuel beuglement.*

*C'est lui qui l'a réveillée
en rejetant les couvertures.
Elle ne s'était qu'à demi dévêue,
rapidement, elle a complété l'ouvrage.*

*Elle prend la seconde lampe tempête.
L'ampoule éclaire mal l'angle de l'étable.*

*La génisse s'agite et meugle.
Elle s'affole des turbulences de son abdomen.
Il a déjà noué la corde.
Elle tire avec lui de toutes ses forces.*

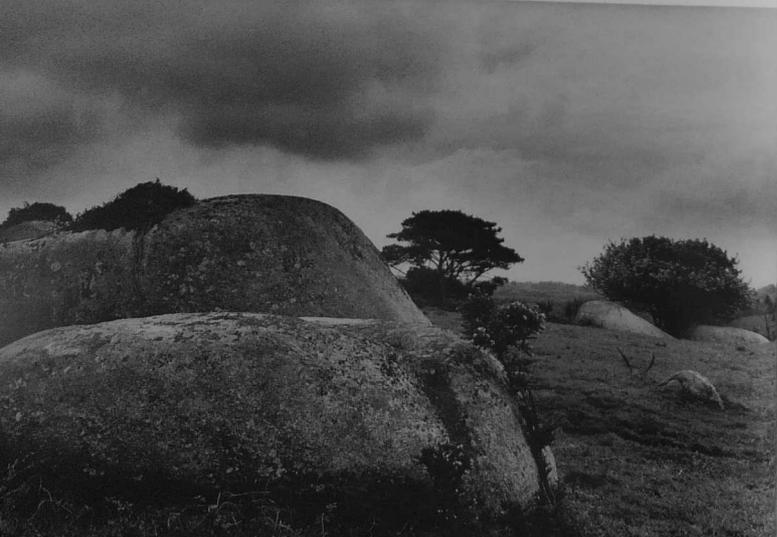
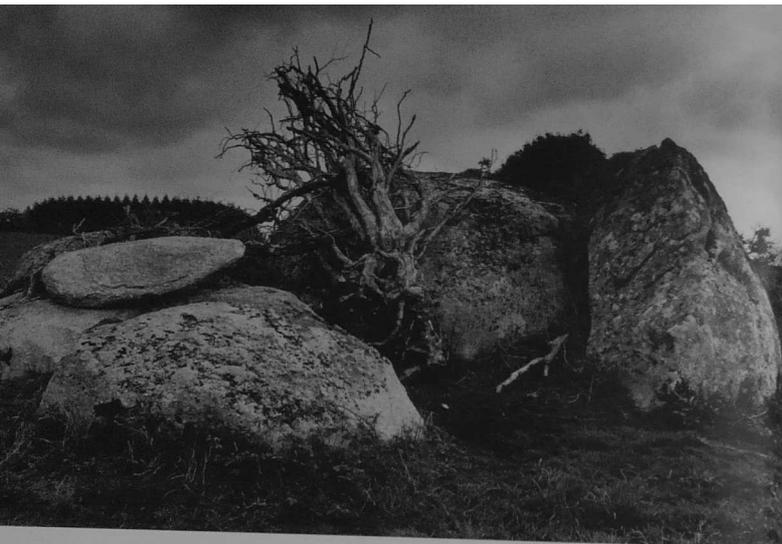
*Le vent s'insinue sous la charpente.
Le chien les a suivis, silencieux, inquiet.
Il sait le péril du moment.*

*Ça sent le sang chaud, les sécrétions femelles.
Le veau est tombé comme un sac mal noué
dans la paille souillée de glaire matricielle.*

C'est un mâle, on le vendra.

*Le jour ne va pas tarder.
Le bol de café noir grand comme une vasque
lui réchauffe les mains.*





L A GRELE

*cingle les vitres,
signifie son impatience,
mitraille le mur d'enceinte du jardin,
s'infiltré dans la cheminée.*

*Des grêlons, gros comme des diamants d'Arabie,
tombent dans l'âtre.
Assaut victorieux de l'hiver.
Les hommes rentrent,
abandonnent le chantier.*

*La nature excessive, inamicale,
fausse le jeu.
Elle triche,
met toutes ses forces dans la partie,
anéantit les vivants.*

*C'est une colère sans motif,
qu'aucun n'a voulu provoquer,
inutile, gratuite.*

*Le couvreur descend de son toit,
il y a trop de danger dans cette turbulence froide.*

*Attendre.
La bourrasque se lassera de la partie
car ses adversaires ont déclaré forfait.*

*Le paysan arrête le charroi
à l'orée de la chênaie,
fragile abri contre les convulsions
météorologiques.*

*Les taureaux remontent le pré,
le muscat fusillé par la grenaille glacée,
se réfugient sous les noisetiers.*

*Tout le monde attend la fin du caprice,
de la méchanceté des éléments.
Minutes gagnées sur la fatigue et l'ennui,
diversion des travailleurs
contraints à la pause réparatrice.*

B ATIR

*sur l'utopie des anciens
sur une vigueur intérieure léguée.
Effleurer les pierres qu'ils ont entassées,
dire l'immortalité de leur ouvrage*

*qui défie l'orage,
la pluie
et le gel.*

*Etre le descendant d'une longue lignée.
Lignée triomphant du temps qui désagrège
Parcourir la planète immobile,
modeler l'argile.*

*Calfeutrer les fenêtres bavardes,
contenir la douceur,
la chaleur,
les odeurs du logis ancestral.*

*Opter pour la continuité,
pour l'éternité.*



"Dont a reomp da vezañ al lec'hioù ma vevomp
Hou dremmoù a teu da vezañ ken treuzwelus hag o anvioù"
(Joyce Carol Oates)

(Gwazed ha mero'hed difiñv, e isall un nor pe azezet o virvuilhut)

Korfoù brevet, laonennet,
evel bili rutillet da virviken
war ribl ar vuhez.
Skounezet gant glavioù miz Here,
broustet, briket, raskennet gant holen an avel.

Talet o deus ouzh pep tra
chañsoù an amzer, ar c'horf, an douar.
Giant o daouarn ruziet o deus torret ar skorn
el laouer diouzh ar mintin.

Uzet eo bet o c'hroc'henn
dindan teod garv an avel.

An amzer zo chomet a-sav
e ti ar wazed diwezhañ gouest da glevout
trouzioù dindan an douar.

E pelec'h emeur amañ ?
E Breizh ? e Polonia ? e Lituania ?

Kavet e vez er perzhioù,
er stummadurezh, er stummoù,
un dra bennak, espar ha hollvedel.
Un doare bezañ diwar ar maez,
eus a-raok ar c'hizioù,
ar c'hentelioù dalc'h,
ar meleziourioù a lavar, da bep mare :
"Sav da gein,
fard da zremm
evit an hini all".

Plijout a ra dezho ar peoc'h
an doare nemetañ da espern
o soñjoù
hag o santioù.

Ar c'hi a enroll an unangomz.

(Gwazed, mero'hed ha loened)

Ur blanedenn bromek,
ur porzh leun a loened doñv.
Ar c'hazh douget evel ur c'hrouadur
kuzhuter didrouz ar galon morennet,
prits an ludgoù
a vez maget da gentañ.

Ar c'hi, test dilavar d'al labour,
a zo oc'h eveshaat, o pouezañ, o prizian ar strivoù,
o c'headal an cilem a ziviañs
ma teu al labourer d'ober fed eus e vezañs.
Neuze al loen a lamm, a chilp, a lavar emañ bev.
An den a respont.
Kenwallerezh kozh.

(Rannad skedennoù war an dastum avaloù-douar)

Kehel diwezhañ d'an douez-douar.
Daruinañ a reer evit dastum he frouezh,
ar c'horf gromet gant pilhoù gwarezhiñ.
Giant ar paneroù o leuniañ
e vez muzuliet harder ar park.

Gorregzh ar c'horfoù en ur silejadenn urzhiet.
Pep hini e linenn, e gamm, e renk.

Lugerniñ a ra an aval-douar dindan an heol,
pourveziou sklaer ha tener ar groñv.
Ar c'hi a ya eus un eil d'egile
o ketal ut ger a breder.

Digrommañ a ra ar c'horf, o klamm evit bezañ bet o vilinañ
a hed and deiz war e abel.
Emañ ar c'bleuz o tostañ.
Aet eo an heol da guzhat a-drek ar werneg.

(Den gant e falc'h)

Tufañ war an bouarn,
tremen ar biz-mesud war an neudenn,
gwrizkaat perzh ar valvenn.

Ar peurrest n'eo nemet un aler a anpartiz.
dere' hel ar stumm, adober ar yestr kantvedel.
Tennañ diouzh ar falc'h ar pezh a c'hell reiñ,
en ur erbediñ anezhi.

Troc'hañ strudusted ar pradoù
evit ar chatal.

Lemnañ an ostilh evit espern e bouan,
diverrañ tremenvar ar geotier.

(Chalotez en heol)

Ar chalotez en heol
evel pezhioù aour dindan al lamp.
Blaz d'ar meuzioù evit ur vloavezh.
Dizeilañ a ra ar plusk.
Un nebeud devezhioù heolial c'hoazh
hag e vo kaset ar frouezh aze d'ar solier.

(Fav-glas)

Ar fav-glas a vez kutuilhet gant ar mero'hed
a oar diarbenn o faltazioù.
Ne c'heller ket ketel al legumaj-se diziwall.

Un douster die'hortoz hag ur frouezh a c'hwezh.

Un aloubadeg eo
Dav e vo degas ar podoù er-maez,
prenañ ruz-kennoù,
berniañ an dreistad
ha reiñ un nebeud d'an amezeg.



(Gwazed ha kezeg)

Ar marc'h, breur kompagnun,
Izpad kig bev,
tro-ha-tro lizidant
pe stenn ken ez eo.

Nerzh didermen,
eil an den hag e goustañs gevell.
Al loen a ra ar pezh a hese an den.

Reizh e penn ar gordenn a dagell anezhañ.

Bale, mentadur, gorregezh sur al loen
a zegas skañvder d'al labour,
predet d'ar pennad-hent.

(Ar pevar amzer)

Splujañ e kof an amzerioù.
Diwan a ra ar focon er prad
hag ar vuhez war an teil.

Prad baradoz : mil seurt, mil ouenn
o plezhennin.

Kerc'hellat a ra an douar en ur voutkanañ,
en ur tulligat ar gwirzioù geotek.

Diwanet eo ar greun.

Goudrouzet eo ar struj bresk glas-sklaer
gant ar grizilh.

Ur blantenn arvarus, etre kaoadoù ha bravadennoù.

Ha neuze e teu dizurzh an hañv,
un aloubadeg,
un dilestradeg.

Ar geotou a struj evit an disterañ ichoù

Ar plant bevek a stourm troad ouzh troad
evit derec'hel un tamm penn-tir.

An diler'herien,
evel nostanted,

a c'hoari o hent dindan an heol.

Muzuliañ tro-gelec'h an traoù,
deiziñ an imor, an imor vad, an eürusted.
Musa c'hwez an togoù-touseg treuzwelus.

Dindan a gwez kistin liv entanet,
gwisket e ruz hag e melendu,

ar raden a rouza

evit bezañ laosket an hañv da vont e-bioù.

Skourellet eo ar brug war tor ar roc'h.

An diaouarn skouloumek a ya en dro
e pri libous
beterabez miz Here.

Morenn,

An oabl zo chomet sko war an douar

ha dismantret eo bet

o tec'hout diouzh rouedoù an neñv a zale'he anezhañ
a-us da Roc'h Trevezel.

Abaoe ar mintin-mañ
eo diaes d'ar sonioù tremen
hag an evned zo nec'het.

Ar wezenn derv dispennet a ziskouez he moñsadoù.

Ar peulioù tredan a harp ur c'hoef louet ha laosk.

Deuet eo an avel en dro,

un turmud gwalam.

Skourjezezh stroll skoet gant Mab-Den.

Hag ar yemijenn gleb oc'h en em silañ

dindan ar saro,

o lipat ar groc'henn.

blev al loened o sevel war o c'heñ.

Pa oant savet d'ar gouloù-deiz ruz miz C'hwevrez,

o doa gwelet e oa kaletet an douar.

Difrouzhet gant ar skorn evit un nebeud devezhioù.

Ar bal n'ez a ket e-barzh ken,

tapet eo ar pour.

An dilhad war al linenn, reudet

e-giz ur relegenñ moru.

(Ac'haleñ emaint)

Treuzet o deus amzer skrijus
an dorridigezh,
an dilezioù.

Biskozah n'ez int aet kuit.

Ne ouezet ket petra eo an harlu

a walc'h an daonlagad,

a laka hed,

a laka distreñ deus pep tra.

Ac'haleñ emaint,

evel ar mounded,

ar mein-glas,

ar brug

hag ar greunvaen.

Nerzh ar plantennoù morse dibodet a zo ganto.

Lec'h all zo ur vro estren, dianavez.

Laosk anezhi e lec'h m'emañ.

Awalc'h a gevrinoù ez cus da zizoloñ dre amañ.

Pell emañ diouzh safar ar c'hérioù

e lec'h n'ez a morse.

Bed lakaet gant puvalligezhioù tikedennet.

Mareadoù perc'hined en o dilhad sul,

maon dezho,

dianav,

o selloù sanket er c'houlio.

(Roc'h weñ er prad)

Evel dant ur bosenneg,
e tiflak ar roc'h weñ diouzh ar prad.
Aoter an heol evit ar saout tezhiek.

(An den er park)

Chom a ra a-sav gant e labour,
mont a ra en-dro betek traoù ar park
evit kemer e jiletenn sanket e toull ar wezenn derv.

Goustadig e tiriñh anezhi.

Leun ar godelloù a arguzennoù buhez,

ar gomtell, an direnn, ar pakad butun.

Ruilhañ ar breun,

glebiañ ar follenn treuzwelus,

peurechuñ ar gorzenn.

Daoubleget en a-raok e ra un andorenn

gant kolier e paluk,

treiñ a ra ar rodell gant e viz-meud skaret

Tarzhañ a ra ar flamm, anik, sponnet,

ober a ra e labour.

Neuze e kemer un analad c'hwek, e kas ul lonkadenn d'an traoù,

ha, gant e zaoulagad kollet war gorre an irvi,

e kompod brokusted an douar.

(Eñvor al lec'hioù)

Pignat en-dro e solier ar c'herañ
da sevel renabl an ankounac'h,
adlakaat pep tra en e blas,
adlavar ar ret.

Skubañ poultrenn an amzer
diwar oberenn Mab-den.

Kaout soñj eus ar betveg lemm

a zigoras ar gouli

hag a ziwadas an den.

Pignat en-dro e solier an ti.

Bitrakoù kinkailherezh hep memor,

ur greg amañhet kozh,

sailhoù evit reoù naturel,

seier gweñvet dre forzh chom dizimplij.

En ur c'hef koad, releg ur beajour,

ur gartenn aod Afrika ar c'horoeg,

ergerzhadenn ur foeter-hent

o heuliañ ruzenn an dremmivel.

En em gavet e oa e bloavezhioù ugent.

Klasket en doa en em voazañ ouzh liv gris ar mintin,

ouzh ar c'habell pommer a dristidigezh

a ziskenne deus ar c'hloc'hidi.

Ne oa ket deuet a-benn.

Aet e oa kuit etrezek an hañvoù tomm-pouzh,

aergelc'hioù krenus ar savatennoù spernek.

Koazhet eo bet

amprevan distroet war e gein

gant ar rod o trein.

(Buhez, pemdez, ur merc'hed)

Chom en ur vro skrijus
e lec'h ma tiavafezer kement ha ma ouezer.

Laosket he deus he bosed,
enserret he blev lafret
gant he bizied skoulmek, aotroumius,
staget ar c'hoef ampezet.

Sellout a ra pizh ouzh an avel
a lavaz emañ ar glav o ruz,
kemer a ra bent ar vered.

Diouzh an abardaez e ruiñ an avel walarn
an eneoù diskek.

Hiziv emañ bev,

warc'hoazh astennet.

Kuitaat a ra ar bourk hag e flapennach kustum

ha doot a ra en-dro en ur brederiañ,

harpet ouzh ar pezh a gont,

mennet da chom hep glozrañ ene ar gwinizh.

Dont a ra soñj dezhi eus he bugaleaj,

eus he skiant dischu.

Evit ar santifikad e oa bet roet dezhi

ul levrig kendiviz dilavar.

Ar skol ? ul lec'h-tremen ret

cilet gant kelennerzhioù all.

Kentelioù buhez er parkseier,

er c'braou hag er prad,

en o ment.

War an tiegerzh, an oad krenn,

ar balan dastumet evit ober balniier,

al ken gant e dommder feal,

moue lin louet ar marc'h.

Laouen eo e rustoni an devezhioù,

oc'h uzah he c'hoef'nerzhus gant al labour-douar.

grounet gant gwadoù dilontek ha padus.

Lostenn e' hloas e-pad ar goañv,

Lostenn godoñs e-pad an hañv.

Kutuilh a ra ar vuhez en ur strap kigel,

lianañ ar vugale nevez-ganet,

gwalc'hñ ar re gozh,

naetaat ar beziou.

N'he deus ket son eus netra ken.

Tremenet eo dreist ar prantad diazeñ.

Ar vuhez o tihuniñ a dremen tost e-biou d'ar marv.

Klrevet he deus ar marc'hadour

seloaouet e gaozhoù

prenet ul liñsel pe ruz

hep ezhom.

Evit lakaat anezhañ da deval.

Sioul an traoù adurre.

Baleerenn gant dilhad briket

a gemer penn ar wenedenn.

Dre amañ, den ebet ne gemer anezhi ken.

(Barr-avel)

Skouzjezet eo ar gwerrier gant ar grizilh,
a zegernenn e hiraec'h,
mirdrailh moger al liorz,
en em sil er siminal.

Grizilhennou, tev evel diamantou Arabia,
a gouezh en oad.
Arsailh trec'hus ar goaviv.
Emañ ar wazed o lont en-dro,
o tilezel ar chanter.

Divrare ha digarantez,
an natur a gamm ar c'hoariadenn.
Truchañ a ra,
lakaat a ra e holl nerzhioù e-barzh ar c'hrogad,
kas a ra ar re vez da netra.

Houmezh zo ur gounnar diabeg,
deut hep bezañ treusket gant hini ebet,
didalvez, disol.

Diskenn a ra an toer diwar e doenn,
re zanjerus eo e-kreiz an turmud yez-se.

Gortoz,
Dont a raio ar barr-avel da skaizhañ
rak en em rentet o deus e enebrien.

Lakaat a ra ar c'houer ar charre da chom a-sav
war lez an derveneg,
goudor dister enep glizi
an amzer.

Pignat a ra ar c'holeoù betek gorre ar prad,
ho vojell fuzuilhet gant ar greun skornet,
klask a reont repu dinan ar bod kelvez.

An holl dad a zo o c'hortoz diwez ar froudenn,
fallagrezh an efennou.
Munttennoù gouezet war ar skizhder hag an enoc,
didu al labourerien
rediet da gemer an ehan-digoll.

(An hulañ)

Duet eo ul labour da skeññ ouzh ar werenn,
trellet, hudallet.
Gourlanmet he deus.
O teurel ur sell ouzh ar gazetenn e oa,
kroget e oa da vorediñ.

En noz tremenet he doa kousket ken nebut.
Chomet e oant diwezhat, hi hag eñ, a-raok mont d'o gwele.
Aet e oa eñ ur wech ouzhpenn d'ar c'hraou.
"Diwezhatoc'h e vo, a-benn hanternoz marteze."

Neuze int aet d'o gwele.
Hi ne gousk ket, astenn a ra he skouarn
o c'headal ur vlejadenn.

Eñ an hini en deus dibinet anezhi
en ur zisterel ar pallennoù.
N'he doa nemet hanter zivisket he dibad,
n'emañ ket pell o peurechuañ al labour.

Kemer a ra an eñ letern,
Sklerjennet fall eo korn ar c'hraou gant ar glogorenn.

An ouner zo o tiftetañ hag o vlejad.
Pennfollet eo gant an turmud en he zor.
Skoulmet eo bet ar gordenn gantañ dija,
Mont a ra-hi da sachañ gantañ a-nerzh he c'horf.

An avel en em sil dindan ar c'hoadach.
Ar c'hi zo deut war o lerc'h, didrouz, ankeniet.
Gouzout a oar arvar ar mare.

C'hweset e vez ar gwad tomm, an dourennoù parvez.
Kouezhet eo al leue evel ur sac'h skoulmet fall
e-touesk ar c'holo saotret gant sklerenn-vamm.

Ur par eo, gwerzhet e vo.

An deiz n'emañ ket pell.
Ar volennad kafe du, bras evel ul laouer,
a zegas fommder d'he daouarn.

(En amzer-vremañ)

Sevel war utopia ar re gozh
war un nerzh diabarzh legadet,
Spinañ ar mein berniet ganto,
lavarout divarvelezh o oberenn
a zae an armev,
ar glav
hag ar skorn.

Bezañ diskennad ul lignez hir.
Ul lignez trec'h d'an amzer a zispenn.
Egerzhout ar blanedenn difitv,
stummañ ar peñ.

Stoubañ ar prenestroù klakenn,
dere'hel an douster,
an tomnder,
c'hwizioù al lojez gourdadel.

Dibab an dalc'helz,
ar beurbadelezh.

(Men and women chatting in a doorway or sitting)

Broken, laminated bodies
like pebbles rolled indefinitely
on the banks of life.
Flogged by the october rains,
driven, rubbed, sanded by the wind salt.

They stood up to everything:
climatic, physiological and tectonic hazards.

Their reddened hands have broken the morning ice
in the trough.

The skin is worn out under the rough tongue of the wind:

The time came to a halt
among the last men who can hear noises
underground.

Where are we here ?
In Brittany ? in Poland ? in Lithuania ?

We find in the features,
the morphologies, the postures,
something singular and universal.
A rural way of being,
from before the fashions,
the department lessons,
the mirrors which, at every moment, say :

"Straighten-up,
assume your expression
for the other".

They love to keep silent
the only way to save
one's thoughts
and sensations.

The dog records the monologue.

(Men, women and animals)

Amammalian planet,
a yard full of pets.
Cat held like a child,
discrete confidant of the misty heart,
prince of the modest,
first to be fed.

Silent witness to the work,
the dog watches, assesses, appraises the effort,
waits for the second of exhaustion
when the worker notices its presence.
Then the animal rushes over, barks, shouts its existence.
The man answers.
Old connivance.

(Series of photos on digging potatoes)

The last cult to mother earth.
They kneed down to pick her fruits,
their body wrapped in protective rags,
The baskets fill up,
measuring the plot length.

The slow movement of bodies in an organized crawling.
Each one following his line, his rhythm, his rank.

The potato shines in the sun,
clear and tender winter reserve.
The dog goes back and forth
continually begging for attention.

The body straightens up, groans for having swivelled
round all day on its axle.
The embankment is getting closer.
The sun disappears behind the alder wood.

(Man with his scythe)

Sitting on the metal,
running his thumb on the edge,
checking out the quality of the cut.

All the rest is only a matter of skill:
keeping the position, redoubling the age-old motion.
Extracting as much as possible from the scythe,
while treating it with care.

Cutting out the luxuriance of the meadow
for the herd.

Sharpening the tool to save some efforts,
reduce the agony of the grass.

(Shallots under the sun)

Shallots under the sun
like gold coins under the lamp.
Tasty meals for one year.
The skins fly out.
A few more days exposure
and the ripe fruits will retire to the loft.

(Beans)

Bean piking calls up the women
who dwarf their fantasies.
You can't leave those vegetables without supervision.
An unexpected mild weather makes the fruits swell.
The rush is on.
You have to get the jars out,
buy gaskets,
store the surplus
and give some to the lady next door.

(Men and horses)

The horse, fellow brother,
heap of living flesh,
in turn apathetic
or extremely tense.

Infinite strength,
man's double and twin consciousness,
The animal does what the man wishes.

Docile at the end of the stifling rope.

The pace, the rhythm, the reliable slowness of the animal
make the work light,
the journey thoughtful.

(The four seasons)

Plunging into the seasons' womb
The daffodil grows in the meadow
and life on manure.

Meadow paradise : a thousand varieties, a thousand species
interwined.

The water hovers around humming,
tickling the grassy roots.
The grains have sprouted.
The delicate light green shoots
are under the threat of hail.

A wavering plant, between showers and sunny spells.

And then comes the summer disorder,
an invasion,
a landing.

Grasses fend for the finest space.
Perennials fight tooth and nail
to keep a bit of headland.

The last ones to come,
like intruders,
plough their way towards the sun.

Measuring the circumference of things,
Dating the humour, good mood, happiness.
Inhaling the smell of translucent mushrooms.

Under the flame-coloured chestnut trees,
dressed in red and ochre,
the bracken darkens
for failing to hold back the summer

The heather presses against the rock.

The gnarled hands get moving
in the sticky mud
of October beetles.

Mist.

The sky ran aground on the earth
and broke apart,
escaping from the celestial net that kept it
on top of Roc'h Trevezel.

Since the morning,
the sounds have found it hard to travel
and the birds have been worried.

The ragged oak tree shows its stumps.

The electric poles are holding a grey and soft belly.

The wind is back,
a northeastern turbulence.
Collective flogging inflicted on men.

And then the wet cold creeps in
under the smock,
licks the skin,
the animals' hair bristles.

When they got up in the pink February dawn,
they saw that the earth was petrified.
The frost sterilizes it for a few days.
The spade doesn't get through anymore,
the leeks are caught in.

The washing on the line, stiffened
like a dried cod.

(They belong here)

They crossed the tragic times
of ruptures,
of abandonments.

They never went away.
They know nothing of the exile
which washes the eyes,
puts some distance,
makes us get over everything.

They belong here
like peat,
slate,
heather
and granite stone.

They have the strength of untransplanted plants.

Everywhere else is strange, unknown.

Leave it where it is.

There are enough mysteries to uncover here.

Far away is the city rumbling
where she almost never goes.
Superposed world of labeled riches.

Crowds of pilgrims in their Sunday's best,
hungry,
anonymous,
gazing into space.

(White rock in the meadow)

Like a plague-victim's tooth,
the white rock rises up from the meadow.
Sun's altar for the heavy addered cows.

(Man in the field)

He stops working,
walks back to the end of the field
and takes his jacket from a hollow in the oak tree.
Slowly he unfolds it.

The pockets are full of life arguments,
knife, lighter, tobacco pouch.

He rolls the blades,
wets the translucent sheet,
rounds off the piping.

Leaning forward, he makes a screen
with his cardigan's collar,
rolls the knurl under his cracked thumb.
The flame spurts out, timorous, frightened,
does its job.

Then he inhales deeply, swallows a mouthfull,
and, staring at the ploughed fields,
reckons the generosity of the earth.

(Remembering the places)

Climbing back into the barn's loft
to take stock of forgotten things,
put each object back where it belongs,
tell once again the necessity.

Sweeping the dust of time
on men's work.

Remembering the sharp tool
that opened the wound
and drained the man's blood.

Climbing back into the house attic.
A hardware store junk without memory,
an old enamel coffee pot,
pails for natural necessities,
bags wilted by dirt of being unused.

In a wooden trunk, relic from a traveller,
a map of the west african coastline,
the itinerary of a wanderer
chasing the horizon.

It was in the twenties.

He tried to get used to the morning grey,
to the heavy veil of sadness
that tumbled down from the steeple.

He couldn't make it.

He went away towards the torrid summers,
the shakened atmospheres of thorny savannahs.

He wasted away
insect thrown on his back
by a passing wheel.

(Women's daily life)

Living in a tragic country
where they ignore as much as they know.

She left her bonnet,
tied her hair smoothed down
by her gnarled, authoritarian fingers,
set her starched headress.

She scratimizes the wind
which tells the rain is coming,
goes to the cemetery.

In the evening, the northwestern wind
rolls the ungodly souls.

Living today,
lying tomorrow.

She leaves town and its usual gossip
and meditates on her way back,
braced up against the essential,
determined not to wound the wheat's soul.

She remembers her childhood,
its unfinished science.

At the elementary school, she was given
a silent conversation handbook.

School ? a forced passage
relayed by other educational media.
Learning about life in the fields,
the stable and the meadow,
real life.

On the farm, her teenage years,
the broom she cut to make brooms,
the animal with its faithful warmth,
the grey flax mane of the horse.

She is cheerful in the roughness of days,
wearing out her body on farm work,
wrapped in temperate and hard-wearing fibres.
Woolen skirt in winter,
cotton skirt in summer.

She harvests life in a carnal roar,
changes the newborn,
washes the elderly,
cleans up the gravestones.

She has no more fears.
She went through the basic stages.

Life comes within a hair's breadth of death when it awakens.

She heard the salesman
listened to his talks
bought one or two sheets
she didn't really need.
To shut him up.

All is quiet again.

Hikers with bright coloured clothes
follow the path.
Here, nobody takes it anymore.

(Caving)

A bird came smashing into the window pane,
dazzled, stunned.

She jumped.
She was skimming through the paper,
she became drowsy.

She slept so little the night before.
He and she waited to go to bed.
He went once more to the barn.
"It will come later, midnight perhaps".

Then they went to bed.
She didn't sleep, picking up her ears
to a potential howling.

He was the one to wake her up
when he pushed the covers aside.
She was only half undressed,
she quickly completed the job.

She takes the second storm lantern.
The barn is badly-lit in the corner.

The heifer tosses restlessly and mooes.
It is terrified with the turbulences in its womb.
He has already tied the rope.
She pulls with him with all her energy.

The wind is creeping under the frame.
The dog followed them, silent, anxious.
It knows the peril of the moment.

It smells the warm blood, the female secretions.
The calf fell like a badly tied up bag
in the straw soiled with matrix phlegm.

It's a male, it will be sold.

Dawn will be there soon.
The bowl of black coffee as large as a basin
warms-up her hands.

(Windstorm)

Hail lashes against the windows,
conveys its impatience,
pelt the wall around the garden,
infiltrates the chimney.

Hailstones as large as arabian diamonds,
fall in the hearth.
Victorious winter assault.
The men come back,
abandon the worksite.

An excessive, unfriendly nature,
distorts the game.
It cheats,
puts all its strength in the game,
crushes the living.

It is an unmotivated wrath,
that nobody wanted to trigger,
useless, without purpose.

The roofer comes down from his roof,
it is too dangerous in this cold turbulence.

Waiting.
The windstorm will get tired of the game,
because its opponents have given up.

The farmer stops the cartage,
at the edge of the oak grove,
delicate shelter against the weather
convulsions.

The bulls climb up the meadow,
their muzzles smashed up by the icy shot,
take refuge under the hazel trees.

Everybody awaits the end of this fickle play,
the meanness of the elements.
Minutes won on tiredness and boredom,
diversion of the workers
forced to take a refreshing break.

(At present)

Building upon the utopia of the ancients
upon an inherited inner strength.
Brushing against the stones they heaped up,
telling the immortality of their work
which defies thunder,
rain
and frost.

Being the descendant of a long lineage.
A lineage claiming victory over time which disintegrates.
Travelling all over the world without moving,
molding the clay.

Draughtproofing the talkative windows,
containing the sweetness,
the warmth,
the smells of the ancestral home.

Opting for continuity,
for eternity.



Pertine Kerdiles
épouse Plusquellec



Jeanne-Yvonne Martin
épouse Le Goff



Marie Corre
épouse Linguinou



Thérèse Plusquellec



François Le Goff



Louis Plusquellec



Jean Kerdiles

Né à Morlaix en 1949, **Jacques FAUJOUR** poursuit depuis une vingtaine d'années une double activité photographique. Au Musée National d'Art Moderne à Paris, il est spécialisé dans la reproduction des œuvres d'art contemporaines. Parallèlement, son œuvre personnelle s'enracine dans la vie de tous les jours, suivant en cela le chemin tracé par ses illustres aînés comme Henri Cartier-Bresson ou Robert Doisneau.

Jean-Claude FAUJOUR, né en 1946 à Morlaix, mène de front deux carrières : La peinture et le professorat en arts plastiques à St-Pol-de-Léon. Il trouve son inspiration dans la nature et en particulier les Monts d'Arrée et la mer. Il vit à Plounéour-Ménez (Finistère) dans le village du Pouleis.

Née à Guiclan en 1940, **Anne GUILLOU** est sociologue et a séjourné de nombreuses années en Afrique noire et à Madagascar. Elle est actuellement professeur de sociologie à l'université de Brest. Elle a publié "Les femmes, la terre, l'argent", un recueil de nouvelles "L'enclos d'ébène", ainsi qu'un récit de vie de femme agricultrice "Gisèle ou la vie rebâtie".

Achevé d'imprimer sur les presses de
l'Imprimerie de Bretagne - Morlaix
le 30 avril 1993

Dépôt légal 2^{ème} trimestre 1993

ISBN : 2-9507592-0-3

LS

*ont traversé le temps tragique
des ruptures,
des abandons.*

*Ils ne sont jamais partis.
Ils ne savent pas ce qu'est l'exil
qui lave les yeux,
met à distance,
fait que l'on revient de tout.*

*Ils sont d'ici
comme la tourbe,
l'ardoise,
la bruyère
et la pierre granitique.*

Ils ont la force des plantes jamais dépotées.

Cet ouvrage est né d'une double rencontre : la première, celle de deux frères, l'un peintre l'autre photographe, avec un village des Monts d'Arrée. En 1967, le peintre Jean-Claude FAUJOUR décide de s'installer au village du Pouleïs en Plounéour-Ménez. Il y trouve un certain "art de vivre" sans doute menacé de disparaître à court terme. Il invite son frère Jacques à en fixer des moments significatifs. Les années passent, les images s'accumulent. Au début des années 80, le départ ou la mort de certains des membres de cette petite communauté met un terme définitif à cette existence du passé.

La seconde rencontre a lieu au cours de l'été 1991. Anne Guillou, écrivain et sociologue, remarque la sélection de photographies du village exposées à l'abbaye du Relec et propose d'écrire un texte qui soit une sorte de contrepoint des images. Les éléments étaient réunis pour la naissance de "POULEÏS" - un village des Monts d'Arrée 1975 - 1985.

